

Lou Païs

N°457

Revue Régionale du
Gévaudan et des
Cévennes
créée en
1952

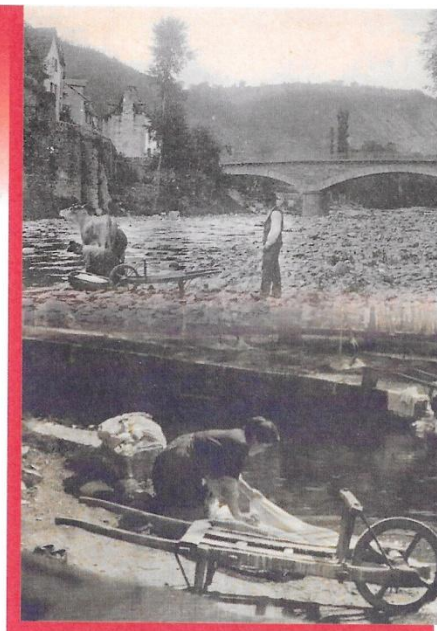
*Pont de Pèiro
e magaisido courbado de bujado,
a Maruèjos ...*

Pont de Peyre
et pénible corvée de lessive,
à Marvejols...

N° 457 - 1^{er} juillet 2023 - CPIAPN° 0623 G 83833

Dans ce numéro : *Lozère Estivale, AG Lou PAÏS...*

Photo de couverture : Le docteur Jules Daudé (1830-1893) était un passionné d'histoire : son ouvrage sur Le Monastier est encore très recherché aujourd'hui. Plus modeste, une étude sur le pont de Peyre a retenu notre attention et fait le lien entre les laveuses des photos et ce moyen de franchissement d'une rivière-torrent, souvent paisible, mais aussi coupable de débordements destructeurs, les exemples ne manquent pas, même dans une période récente. L'eau pour boire, laver ou arroser a toujours attiré les hommes. Franchir une rivière, à côté d'une cité, est une nécessité, c'est aussi un moyen d'enrichissement pour les seigneurs locaux, grâce aux tonlieux (les péages d'hier). Le pont de Peyre fait partie de l'histoire de Marvejols.



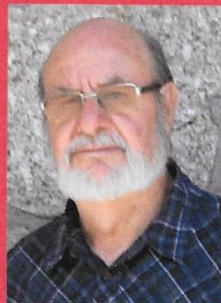
P. Astier

EDITORIAL

Jules Daudé était un homme éclairé dans de nombreux domaines, en premier la médecine bien sûr.

La qualité et la distribution des eaux étaient chez lui une préoccupation de tous les instants, quand il était maire mais aussi dans l'opposition. Il savait faire passer ses idées en utilisant le journal local *L'écho des Montagnes*. En revanche, sa vision du rôle de la femme dans la société est tout à fait celui de son temps, témoin cet extrait paru dans une de ses études sur les eaux de Marvejols :

« Beaucoup de familles manquent de linge de rechange. Les petits menus objets de toilette ont souvent besoin d'être lavés ; et les femmes de ménage, retenues par les soins de leurs enfants ou les travaux de la maison, n'ont pas le temps nécessaire pour se rendre à la rivière, surtout dans la saison rigoureuse. Nous voudrions qu'on puisse annexer aux bassins d'abreuvement, d'autres bassins où puissent être nettoyés les



vêtements de ces familles intéressantes. Ce serait favoriser la propreté, et aider aux mères, qui n'ont pas le loisir de se transporter jusqu'à la Coulagne (sic). » Soit ! Il y a une volonté d'améliorer la

situation, mais du chemin reste à faire !

Les progrès spectaculaires, au XX^e siècle, ont participé à la libération de la femme de beaucoup de tâches ménagères qui lui avaient été attribuées au fil des siècles pour X raisons, mais on ne refait pas l'histoire. Un texte ou une photo nous montrent, à un moment donné, une situation que l'historien peut commenter avec les données qu'il possède, mais chacun peut y voir tout autre chose. Pourvu que la photo soit bonne !

Pierre ASTIER



LOU PAÏS / 457

REVUE RÉGIONALE DU GÉVAUDAN
ET DES CÉVENNES

www.loupaisescologabalo.fr/

JEAN L. BRUNEL -LOU PAÏS-
14, RÉSIDENCE LES PRÉS HAUTS
ROUTE DE LA MARGERIDE
48130 AUMONT-AUBRAC
Tél. 04 66 31 09 41

jeanlou.brunel@gmail.com

RÉDACTION

Fondateur : † Olivier ALLE

Directeur de 1981 à 2002 :

† Rémy CHASTEL

Directeur de 2002 à 2009 :

Christian PLANCHON

Comité d'honneur :

Membres : † Prosper RAMBIER,

† Emile TICHET, † Jean BRAJON,

† J. TICHIT, † Pierre REMIZE,

† F. RAYMOND, † Renée CORDESSE,

† Jacky BELOT

Mireille ALLE-GALZIN, Eliane

CHASTEL, Raymond TREBUCHON,

Raymond SAINT-JEAN,

DIRECTEUR DE PUBLICATION :

Paul ASTRUC Tél. 06 32 37 43 51

astrucpaul@yahoo.fr

26, rue Etienne-Dolet

63000 CLERMONT-FERRAND

Trésorier : Paul GALTIER

Tél. 01 34 10 67 65

Trésorier adjoint : Jean-Louis BRUNEL

Tél. 04 66 31 09 41

COMITÉ DE RÉDACTION :

P. DOUCHEZ, P. YGRIÉ,

M.-T. NEMROD-BONNAL,

G. SCOZZARI, L. HUGON, P. ASTRUC,

M. DALLE, P. GALTIER, J. LHERMET,

J.-L. BRUNEL, J. RIEUTORT, L. OSTY,

J. BOUDET, R. VEYRUNES,

P. ASTIER, E. PHILIP, E. OSTY,

R. CHARREIRE, L. CHARBONNIER.

Photos : J.-L. BRUNEL...

© Lou Païs 457, 1^{er} juillet 2023

Le tirage de ce numéro est de

900 exemplaires.

Malgré les soins apportés à la réalisation de cette revue, il est possible que les propriétaires des droits de reproduction de certaines illustrations n'aient pu être identifiés. Le cas échéant, ils sont priés de se faire connaître auprès de la rédaction.

CPPAP N° 0623 G 83833

ISSN 0294 -7854

Lou Païs est une marque déposée.

Reproduction interdite sans l'accord de la rédaction.

Imprimerie CHAMBRIAL/CAVANAT

Avenue de la République

63160 Billom

04 73 68 31 88

Lou Païs est édité par l'association

« Les Amis du Païs et l'Escolo Gabalo »

(Ass. loi 1901)

Président : Paul ASTRUC

Vice-Président : Pierre ASTIER

SOMMAIRE

EDITORIAL p. 03

VIE ÉCONOMIQUE, SOCIALE ET CULTURELLE

LE PONT DE PEYRE p. 04

LAVER À LA RIVIÈRE p. 08

SAINTE-ÉNIMIE p. 10

PHOTO CLUB LOT-COLAGNE DE CHIRAC p. 12

FRATERNIBUS p. 15

LENGO NOSTRO

I O SEPTANTO ONS p. 17

PÈR UN CAPÉU FLOURI p. 24

CIGOUNHO A Z-AUMOU E A AURILHA p. 25

LE COIN DU POÈTE

L'ACCENT -GEBOUNANES- p. 27

LOU JAQUEZ p. 29

DE VOUS A NOUS

LE CARNET :

- ELIANE CHASTEL p. 30

LOZÈRE ESTIVALE p. 32

AG LOU PAÏS p. 33

LES 120 ANS DE LA MORT DE THÉOPHILE ROUSSEL p. 34

LES LOZÉRIENS DE LYON : RETROUVAILLES p. 36

SANTO-ESTELLO À GRÉOUX-LES-BAINS p. 37

LOU PAÏS JUNIOR

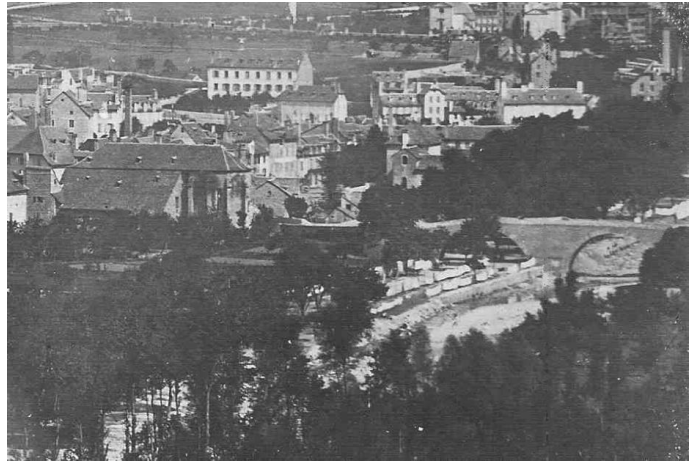
ABRÉGÉ DE GRAMMAIRE p. 38

CENTENAIRE DE LA NAISSANCE DE ROBERT LAFONT p. 39

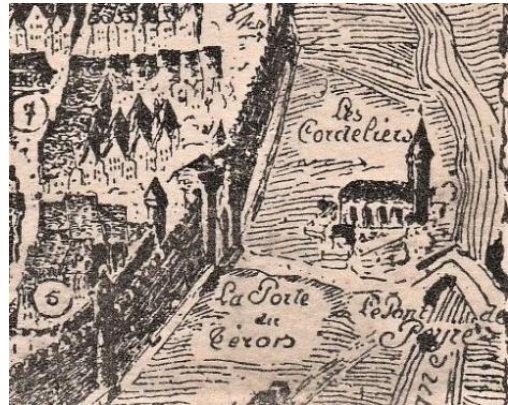


Le pont de Peyre (Page 4)

1870 : le pont de Peyre, plusieurs fois séculaire, vit ses dernières années. Il ne répond plus aux besoins de la population et surtout de l'industrie textile qui vient de se développer sur la rive gauche de la Colagne. *Extrait d'une photo prêtée par Me Albert Paulet*



A l'automne **1890**, le vieux pont de Peyre est détruit à coup de dynamite. Il mesurait 66 m. Ce pont était difficile d'accès : les virages sont serrés, les pentes sont fortes (plus de 20% côté Marvejols, 12% côté rive gauche), la largeur n'est que de 3 m70. Des refuges triangulaires ont dû être établis pour les piétons. Le pont en dos d'âne est exagéré sur la gravure ci-contre, mais bien réel.



Le pont Notre-Dame à Mende, appelé autrefois Pont Peyrenc, daterait du XIII^{ème} siècle. Comme de nombreux ouvrages, il a été restauré plusieurs fois, guerres ou inondations. Son aspect donne une idée plus

De quelle époque datait-il ? Son nom, pont de Peyre ou pont de pierre, n'apporte que des confusions.

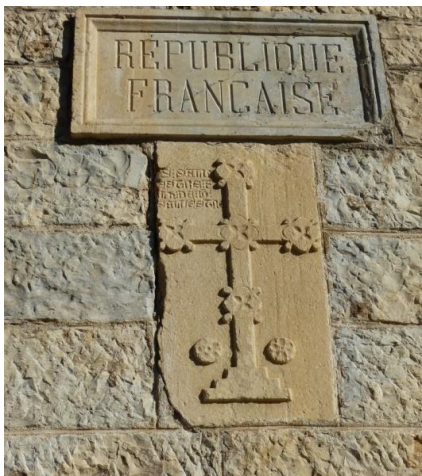
Si la première mention du Mas de Marvejols est attestée en 1060, le peuplement de la vallée est bien sûr plus ancien, la présence d'une source et de la rivière en contrebas étant des facteurs favorables. Le bourg se développe autour d'une chapelle dédiée à la Vierge et d'un fort. Pendant les luttes féodales, c'est la famille des Peyre qui remporte la mise. Les rois d'Aragon ou les comtes de Toulouse, trop éloignés, se désengagent peu à peu ou sont chassés. Les cinquante premières années du XIV^{ème} siècle sont primordiales pour le développement de la cité :

- 1307 : par l'acte de paréage, Marvejols devient ville royale, opposée à Mende, ville de l'évêque. Les Peyre sont fortement implantés (nombreux droits).
- 1307/1308 : la Colagne est déviée contre le travers de Macary, assainissant de nombreuses terres et permettant l'extension vers l'Est.
- 1310 : l'église devient collégiale. Le monastère bénédictin de Saint-Martin du Coulagnet perd son pouvoir religieux et les droits qui y sont attachés. Si Saint-Martin a longtemps servi d'église paroissiale, son accès n'était pas facile : la distance était relativement courte (un peu plus de 2 km) mais il fallait franchir la Colagne et le Coulagnet, sur un pont de bois (?) quand il n'avait pas été emporté par une inondation ou à gué, de nombreuses noyades étant à déplorer. *Ci-contre, les restes massifs du prieuré, transformés en ferme après les guerres de religion.*
- 1346 : le roi dote la ville d'un consulat.
- L'industrie drapière rivalise avec de grands centres comme Paris, Rouen ou Reims.
- Seules ombres au tableau : la guerre de Cent ans qui a commencé en 1337, avec les destructions provoquées par les routiers anglais, et la terrible peste noire de 1348 qui provoque des coupes sombres dans la population qui tombe à moins de 1500 habitants.



La ville doit se protéger par une muraille.

Le docteur, J.Barbot, cite dans ses Pages inédites, un registre du notaire, Jean Colerii : « Le 15 mars 1361, dans le chapitre des frères Prêcheurs, les syndics en présence et du consentement de maître Bernard Ségalier, de Philippe de Montgros et Guillaume Brun, conseillers, baillent à prix fait à Etienne de Salvastre ou Salvestre, maître maçon de Marvejols, la construction de 100 cannes du mur de la ville pour la somme de 110 livres tournois, au cours de 24 sols par florin d'or de bon poids. Le mur aura l'épaisseur de 15 pans avec toutes les 20 cannes, une tournelle partant du pied et, le long de la crête, des boschets. Les syndics fourniront les pierres, le sable, la chaux et feront creuser les fondements. Comme garantie de paiement, ils engagent le produit de la gabelle qui doit être levée en ville. »



**: S : SALU
ESTRE: F
ILI : DE : IO :
SALUESTRE:**
(relevé Jules Daudé)

**Stephanus
Salvestre fils
de Jean
Salvestre**

Ce document est à rapprocher d'une des pierres sculptées, récupérée sur l'ancien pont et enchâssée sur la nouvelle construction « républicaine ».

Si on considère que Stephanus et Etienne Salvestre sont le même personnage, on fait remonter la construction du pont au milieu du XIV^{ème} siècle. Selon toute vraisemblance, le pont détruit en 1890 remonterait à un créneau se situant entre 1321 et 1361, une époque plutôt faste pour la cité. Ce pont séculaire a subi par la suite les colères de la Colagne (l'inondation de décembre 1766 a été terrible) et a dû être souvent réparé et consolidé. Il faut imaginer les troncs d'arbre, arrachés en amont, et frappant avec violence les piles du pont bien que protégées par des avant-becs triangulaires.

Alors, pont de Peyre ou pont de pierre ? L'amalgame entre la famille Peyre omniprésente et le mot pierre (petra) n'arrange rien, trop d'archives ont été détruites, et finalement le nom de Peyre n'est qu'un raccourci historique et bien commode qui couvre la période du XIV^{ème} au XVIII^{ème} siècle.

Le premier projet de reconstruction date de 1883, sous l'impulsion de son maire, Jules Daudé : le Conseil Général, financeur, s'oriente vers le projet le moins onéreux, un pont métallique. En avril 1887, le dossier est prêt et les travaux doivent commencer en 1888. Mais, le destin s'en mêle : l'incendie de la préfecture le 20 mai 1887 détruit les plans. Tout est à refaire. Deux nouvelles années sont nécessaires pour relancer l'affaire : en août 1889, les marchés, maçonnerie et métallurgie, sont adjugés. En fait, la commune a muri entre temps, un autre projet et sous le prétexte d'un empiètement du terrain communal, elle fait bloquer les travaux. L'agent-voyer d'arrondissement, Guibal, a conçu un pont en pierre, adopté aussitôt par le conseil municipal. Le 16 avril 1890, le conseil départemental s'incline et le ministre approuve. Les marchés sont passés avec trois entreprises locales. Les pierres en calcaire proviennent de la carrière du Serre (Palhers) et le granit du Buisson. La voie de circulation fait 4 m 50 entre les trottoirs. Automne 1890, les travaux commencent enfin. Jules Daudé renvoie dos à dos les historiens locaux : deux pierres sculptées mentionnent les deux appellations.

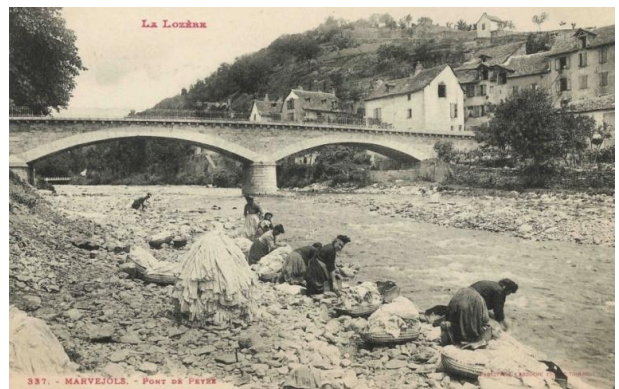


Pons de Petra
1521

Pont de Peyre
1891



Première quart du XX^{ème} siècle, les éditeurs de cartes postales hésitent toujours entre pont de Peyre et de Pierre : ce n'est pas le problème des laveuses (La Raynal, la Croustoune, la mère Meilhac ou Philippine entre autres) qui s'abiment les mains dans les eaux froides de la rivière ...





...ou des militaires blessés, en convalescence, qui regardent passer les jolies Marvejolaises un jour de fête

Pendant la deuxième moitié du XX^{ème} siècle, le site du pont connaît de nouvelles modifications. Pour mettre le pont en valeur, le conseil municipal pense à un plan d'eau et en 1971, un système de barrage mobile est édifié, mais c'était sans compter sur les crues de la Colagne et rapidement le plan d'eau est comblé par les cailloux et la terre. Un premier curage de la rivière ne résout rien. C'est un échec. Avec la circulation moderne, les trottoirs du pont s'avèrent insuffisants et une passerelle conçue par Bernard Garrel fait la jonction avec les quartiers Est. Edifiée en 1991, elle est inaugurée le 19 mars 1992. Elle s'appuie sur les piles du barrage. (ci-contre)

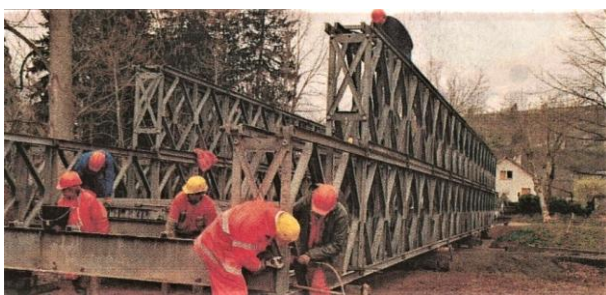


Il reste encore à recalibrer le pont : les concepteurs du pont au XIX^{ème} n'avait pas prévu que des poids lourds l'emprunteraient un siècle plus tard ! Dès 1983, se pose la question de l'élargissement du pont, mais le projet n'est pas inscrit au plan quinquennal qui court jusqu'en 1988. En fait, il faut encore 10 ans d'études pour concevoir l'élargissement dans un minimum de temps pour ne pas gêner trop longtemps les usagers de l'Empéry et au-delà des villages avoisinants.



Le 7 avril 1998, au fond de l'esplanade, un pont Bailey est installé : de 3 m 70 de large, il n'autorise qu'un sens de circulation et requiert donc une circulation alternée avec des feux rouges.

C'est le début d'un challenge, le pont doit être prêt pour le semi-marathon du 17 juillet.



Le soubassement du pont est conservé, des dalles de béton armé de 8 mètres seront posées en encorbellement sur l'ouvrage, portant ainsi la chaussée à 6 mètres, plus les trottoirs. L'histoire d'un pont n'est jamais finie, mais les ponts sont trop nécessaires à l'activité humaine.



Pierre ASTIER

IL Y A SOIXANTE-DIX ANS (Page 16)



Je passais le premier septembre devant une école qui faisait sa rentrée et, pendant que je retournais à la maison, il m'est venu à l'idée de me retourner pour aller voir ce qui se passait il y a soixante-dix ans.

Et bien justement, moi j'avais huit ans et je rentrais en Ce2 dans une école de Lozère à classe unique avec presque exclusivement des garçons -les filles étaient à l'école des sœurs- dans un village de trois cent vingt habitants qui en compte aujourd'hui douze cents.

Vous pouvez me croire ! J'ai commencé à avoir des vertiges ! Quel gouffre ! Que peuvent imaginer les écoliers d'aujourd'hui en pensant à ceux de ce temps-là ?

Je vous dirai que je ne veux pas jouer le vieux

ronchon et vous dire : « Oh ! c'était bien mieux avant ! » Je crois qu'il faut voir comment le monde est en train de tourner depuis.

Il m'a semblé tout d'un coup que j'étais devenu Greta Thunberg en personne : Eh bien oui ! Sans le savoir, sans le vouloir, nous étions des écologistes modèles, nous étions le nec plus ultra de l'écologie que l'on pleure aujourd'hui tous les jours !



Imaginez un peu : Pas une voiture aux alentours de l'école pour amener les enfants ! tout le monde est venu à pied, les enfants du village bien sûr, mais aussi ceux des fermes des environs qui font sans se poser de questions de un à trois kilomètres chaque matin pour arriver à huit heures, quelquefois à la demie... après la leçon de morale. Il est vrai qu'au village il y avait deux voitures, et que dans toute la commune, on n'arrivait pas à dix.

De plus, pas un des enfants qui étaient là n'avait gaspillé cent litres d'eau pour se laver : un gant mouillé, un peu de savon, un coup sur le nez et sous les bras, la serviette par-dessus, et zou, c'est l'heure de partir ! Pour la grande lessive, c'était le dimanche matin, avant la



grand'messe, ou le samedi, avant de descendre à Marvejols. Il faut se rappeler qu'il n'y avait pas d'eau courante à la maison, il fallait prendre

un ou deux seaux et aller la chercher à la fontaine. Quelques maisons avaient une citerne qui se remplissait avec l'eau de pluie et qui se tirait à la cave avec un robinet ou quelquefois à l'évier avec une pompe qu'on amorçait à la main. Sur les toits, les chéneaux étaient quelque peu rouillés et servaient de perchoir aux oiseaux, mais la preuve que l'eau était bonne, c'est que nous sommes ici pour en parler...

Pour déjeuner, pas de capsules, pas de dosettes, pas de machines à café électriques, pas de boutons à tourner, il fallait allumer le feu, faire bouillir l'eau ou le lait, moudre le café, et garder un œil sur la casserole pour éviter que cela verse partout. Pas de sonnette de téléphone, il y avait un réveil qu'on remontait le soir : la seule ligne de téléphone du village qui venait d'être posée arrivait à l'entrée du presbytère et servait si l'on peut dire de cabine pour tout le monde.



Nos habits du matin ne sortaient pas d'un sèche-linge : ils avaient été lavés dans une lessiveuse chauffée avec du bois ou du charbon, passés pour un rinçage au lavoir, séchés sur des fils de fer dans la cour ou au jardin, et repassés avec des fers chauffés au feu que l'on tenait avec des gants.

A l'école, le stylo n'existait pas encore, on se servait du crayon de cahier avec la gomme et du porte-plume, avec la plume sergent-major, et l'encre se faisait sur place et était versée dans un encrier qui se plantait dans la table. Chaque matin, le maître allumait le poêle et les écoliers à la récréation allaient chercher les bûches et le charbon.

Les tartines de pain étaient coupées dans une miché cuite au four du village : le pain était fait à la maison dans un pétrin, à peu près tous les quinze jours, ce qui peut expliquer quelques traces de moisissures, avec du levain naturel, et cuit au four du village, que l'on chauffait avec des buissons ou des fagots de petit bois, pas trop avec des branches de pin qui laissaient de la résine et donnaient un goût de fumée. Un peu plus tard, un dépôt de pain s'est installé qui vendait du pain blanc, des baguettes, des flutes et des pains de deux livres. Puis sont venus les épiciers ambulants qui sonnaient de la trompette sur la place.



Les courses se faisaient à la ville qui est à quatre kilomètres et demi, où les gens allaient la plupart du temps au marché du samedi matin (*ana al saté*). Les différentes façons d'y aller restaient écologiques : au village, il y avait deux voitures et deux motos, pour quatre personnes qui travaillaient à la ville, quelques bicyclettes et le reste descendait à pied, quelquefois en groupes avec des gens qui bavardaient tout le long du chemin. Pour retourner à la maison, un sac à chaque bras, et s'il y avait trop de courses, on prenait le taxi. Ceux des

hameaux environnants avaient aussi les juments, que les jeunes lançaient parfois au triple galop pour faire la course, et que nous voyions passer là-bas au Pigeonnier, ou qui étaient attelées à une carriole pour porter un veau, quatre agneaux, des poules ou des lapins. Peu à peu arrivèrent les tracteurs, auxquels on ajoutait une caisse avec des ridelles, pour porter des sacs de grain, des volailles ... et toute la famille.



Les routes n'étaient pas goudronnées, et j'ai été longtemps surpris de lire : « le ruban noir de la route ». Pour moi, le ruban de la route qui montait au village et ceux des chemins qui en partaient étaient des rubans blancs, de la couleur de la pierre ou du sable du pays. Ces chemins étaient entretenus par un cantonnier qui curait les fossés et les caniveaux, et bouchait les nids de poule avec sa pelle et sa pioche. Il était aidé une paire de jours par an (« la journée des chemins »), par les hommes convoqués pour porter avec les bœufs des cailloux, du gravier du sable, pour réparer les chemins. Ils s'occupaient aussi de reconstruire les pans de mur qui s'écroulaient et que le cantonnier n'avait pas pu remettre en place tout seul.

Il restait un peu de temps aux enfants pour jouer. Mais il fallait penser d'abord pour ceux qui avaient des bêtes chez eux ou dans la famille (grand-mère, oncle...), du printemps à l'automne, à garder les vaches ou les brebis. Sitôt qu'il ne gelait plus, les vaches étaient



mises au vert et les écoliers à partir de cinq heures et demi devenaient des vachers. Le jeudi ils étaient souvent des pâtres qui avaient plus de temps pour conduire les brebis à travers des landes loin de la maison et qui rencontraient des bergères venues d'autres fermes : cela faisait plaisir à tout le monde

de bavarder un peu, car ils ne se voyaient jamais à l'école. C'était le bon moment pour jouer, ou ramasser des fruits, ou faire des feux, pour brûler un buisson, pour faire cuire des poires ou des pommes, ou des châtaignes dans la braise ou... pour fumer : ils ramassaient du tabac de chardons, mais ce n'était pas commode car il fallait le rouler. Nous préférons couper des lianes sèches, de la longueur d'une cigarette, les allumer : alors tu respirais la fumée qui te donnait le hoquet et qui t'emportait la langue, mais il fallait tenir le coup devant tous les autres !

C'est ainsi que j'ai appris à fumer, à huit ans, comme les écoliers de cet âge ou plus. En fait, avant d'entrer à l'école, il y avait dans la rue un grand mur qui fermait un jardin ; nous avons trouvé dans un coin une pierre qui pouvait se retirer du mur. Nous achetions un paquet de P4 ou de Baltos (dix cigarettes de tabac blond) et les mettions dans cette cachette que nous fermions avec la pierre et un copeau de bois, pour retrouver tout cela le soir en sortant.

C'était toute une cérémonie, avec les allumettes de trois couleurs de l'époque : la pointe rouge de phosphore pour allumer, un centimètre de soufre jaune qui faisait une flamme bleue, et le morceau de bois pour finir. L'un d'entre nous avait un vrai briquet qui se chargeait à l'essence avec du coton, avec une mèche qu'une molette arrivait parfois à allumer. Il ne fallait pas que les parents s'aperçoivent de tout cela : nous passions donc boire de l'eau à la fontaine ou trouvions quelquefois un bonbon de réglisse.

Nous n'étions pas des anges !

Mais il ne fallait pas revenir de l'école avec un mot du maître : tu peux croire qu'il y avait alerte à la maison, et s'il avait tiré une oreille ou quelques cheveux, personne ne bronchait, car ils savaient que le maître aurait toujours raison. Il y avait même quelques pères ou mères qui auraient pu doubler la récompense de la main gauche. Il est vrai que les familles faisaient ce qu'elles pouvaient avec leurs enfants, il n'y avait pas souvent beaucoup d'argent, mais il fallait marcher droit jusqu'à douze ou quatorze ans : alors, ils partaient pour d'autres écoles ou étaient loués comme domestiques, comme bergers ou comme servantes. Il faut dire qu'aujourd'hui, un enfant de huit ans qui a un frère se retrouve souvent avec quatre de plus trois ou quatre ans plus tard : la fiancée de son père arrive avec un enfant, le fiancé de sa mère avec un autre, et les deux se dépêchent d'en faire un chacun pour montrer qu'ils s'aiment... Tout cela crée quelques perturbations, et l'écolier aurait parfois besoin que le Petit Poucet lui sème quelques cailloux pour ne pas se perdre : une semaine ici, une semaine là-bas, un carnet ou un livre oublié, une fausse mère pas toujours commode, un beau-père qui ne jure que par son aîné. Finalement, il n'y a qu'à l'école que cela ne change pas trop et que les amis restent.



Après l'école, nous prenions le temps de rentrer : nous jouions à cache-cache -il ne manquait pas de cachettes-, aux billes, à la pétanque parfois, ou bien nous allions traîner : voir un nid de chardonnerets, apporter de l'herbe pour les lapins, chercher des pissenlits ou des doucettes,



cueillir des narcisses... Tout cela n'empêchait pas quelques bagarres quand certains s'étaient chamaillés. Le père et la mère venaient parfois avec nous, pour chercher des fruits, des cerises, les fameuses prunes, et quelquefois, mais il ne faut pas le dire, attraper quelques écrevisses au ruisseau de Sagarous ou, quand l'eau était basse, quelques truites dans les trous d'eau du ruisseau de la Fontvieille. Une fois à la maison, il fallait faire le travail pour l'école, aider à essuyer la vaisselle ou à éplucher des pommes de terre ou des raves. Et nous avions le temps de lire des journaux de



nôtre âge, je me souviens de « Cœurs vaillants » ou de « Fripounet et Marisette », et de livres de contes, ou des Mémoires d'un âne, des Lettres de mon Moulin et de beaucoup d'autres. Les soirées se passaient à parler en famille, avec les voisins ou les amis qui venaient faire la veillée, bavarder, se chauffer, boire un coup et faire une manille.

Ce que je vois aujourd'hui, entre six et huit heures, c'est l'enfant de six ans avec son téléphone sur Tik-Tok, son frère de douze ans s'excitant avec Fornite ou Soccer Superstar, le père sur gmail ou Fun Bridge, et la mère devant la télévision avec son téléphone, pour écrire des textos à ses copines ou aller voir You Tube.

Il est vrai que depuis deux ans que le Coronavirus nous a contaminés, il a apporté cette peste de Covid, mais il a aussi mis devant les écrans des gens qui ne pouvaient pas sortir, qui étaient en télétravail, pour les élèves la moitié du temps à la maison et au travail avec internet, et il a apporté une nouvelle maladie qui frise la toxicomanie, c'est la maladie des écrans, petits ou grands...

- Peut-être, me dit l'oncle Firmin qui m'écoute depuis un bon moment, ce que tu dis



n'est pas faux, mais je veux te dire que nous, nous sommes restés de bons écologistes !

- Je t'écoute, explique-moi.

- Viens à Montpellier, remonte de la Gare deux ou trois rues jusqu'à la Place de l'Œuf, tu trouveras tout le long des panneaux : Big Fernand, Tapas, Sushi, Tacos, Falafel, Tagine, Mac Do, Kebab... Du coup, tu vois, tu n'as pas besoin de prendre le bateau ou l'avion pour faire le tour du monde !

- Je te laisse avec ton kebab et ton Coca Cola. Pour moi ce sera : saucisse, aligot, et un clafoutis, avec un

verre de Terrasses du Larzac. »

J.B. Lou Batalhaire

La traduction de ce "retour sur le passé" en "Lengo Nostro" se trouve dans Lou País N° 457 page 17

Les Lozériens de Lyon : retrouvailles (Page 36)

Après trois années d'impossibilité, les Lozériens de Lyon ont enfin pu se retrouver ce vendredi 17 Mars 2023.



Comme d'habitude c'est la famille Bonnefille qui a initié et préparé cette belle réunion. Après le mot d'accueil de Joseph Bonnefille, place à l'apéritif et à un excellent repas. Beaucoup de choses à se dire bien sûr après cette longue

coupure...

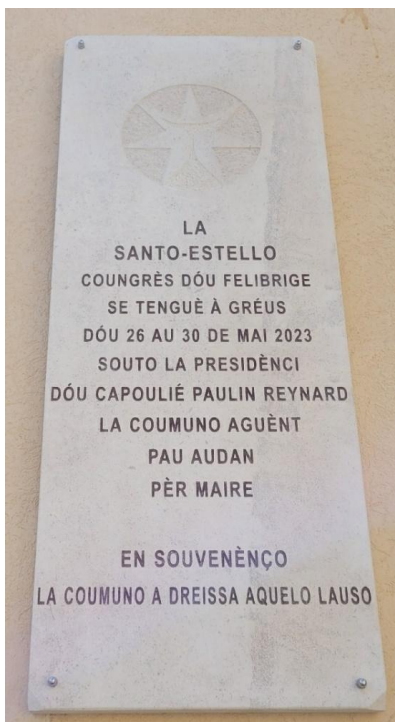
Pas de cabrette cette année et un peu moins de participants mais une très bonne ambiance et une grande joie à se retrouver.

Le dessert apprécié, place aux chants, le patois, un authentique occitan a eu sa place. D'autres chants aussi repris en chœur. Avant de se quitter bien sûr Max nous a entraînés dans un fort réussi 'Se canto'. Hervé Bonnefille comme d'habitude a assuré la fonction image pour le souvenir. Mais tout a une fin ..., de chaleureuses embrassades, et le temps est venu de se dire 'a l'an que ven'.'

Emile PHILIP

Page 37-

Santo-ESTELLO à Gréoux-Les-Bains



Le congrès du Félibrige 2023 (la Santo-Estello) s'est déroulé sous un beau soleil déjà chaud, en la très coquette cité de Gréoux-Les-Bains, dans le Lubéron : Alpes de Haute-Provence, 400 m d'altitude, à l'entrée des gorges du Verdon..., tout pour plaire..., bien qu'un peu loin de chez-



nous !...

Sous la présidence du jeune et dynamique nouveau Capoulié, Paulin Reynard, en la présence soutenue et éclairée du maire des lieux, Paul Audan, au sein d'une organisation parfaitement organisée et orchestrée par les majeurs « de l'étape »,



Michel Benedetto et René Martel, les nombreux participants n'ont pas été pris au dépourvu : réunions statutaires bien entendu, mais aussi conférences fort intéressantes et instructives, spectacles culturels et de détente de réelle qualité, défilés folkloriques colorés, inaugurations, visites, culte en langue d'Oc, concert de tambourin, « baléti », « escourregudo »... Un emploi du temps bien rempli pour chacun, un peu usant pour certains peut-être même !

Il convient de noter en particulier que Gréoux-Les-Bains a été accueilli dans le cercle, encore restreint mais d'avenir, « **Ciéuta mistralenco** » (photo ci-jointe, avec Capoulié et Maire, documents signés en main).

Bien entendu **Lou Païs et la Lozère** n'étaient pas absents (cf. photo, pour quelques-uns des présents).

Serge Brunet (Sergi de Rocho ; photo ci-contre) a reçu son diplôme, bien mérité, de Mestre d'Obro. Chacun sait qu'il organise régulièrement sur Paris des « coubisados », discussions en Lengo Nostro : l'apprendre, la parler notre langue..., convivial aussi...



Etienne Osty (lou Curat de Fumas) a reçu quant à lui une non moins méritée « Letro de Felicitacioun per soun acioun precioso per la Causo Nostro ». Faut-il rappeler qu'Etienne vient de publier dans Lou Païs une série d'articles sur le fermage et la vie de fermier « en co nostre », au milieu du siècle dernier. Du précis, du vécu, parfaitement illustré « d'époque » ..., un témoignage vivant et solide pour la postérité !



Paul ASTRUC
© *Marie-Thé N-B*

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE « LOU PAÏS » (Page 33)

Notre association, « *LES AMIS DU PAÏS ET L'ESCOLO GABALO* », vous convie à son

Assemblée Générale annuelle,

le mercredi **9 août 2023, 17h00,** à

MENDE

- **salle BARDY 2** –

(Place du Foirail, face à l'Espace Georges Frêche)

dans le cadre de « *LOZÈRE ESTIVALE* ».

Paul ASTRUC -Président-



« *Les Amis du Païs et l'Escolo Gabalo* »

Adhésion et/ou abonnement :

Je choisis l'option et j'envoie mon chèque à :

Jean L. BRUNEL - Lou PAÏS

14 Résidence Les Prés Hauts - Avenue de La Margeride

48130 Aumont-Aubrac

Tél. 04 66 31 09 41

26€

- Adhésion simple à l'association : 8 €
- Abonnement seul ⁽¹⁾ : 26 €
- Abonnement ⁽¹⁾ avec adhésion ⁽²⁾ : 26 €
- Abonnement de soutien⁽¹⁾ : 30 €

⁽¹⁾ 4 Lou Païs + l'Armanac de Lousero + hors-série

⁽²⁾ Tarif réduit adhérent (18 €) + adhésion (8 €)

NB : Préciser si vous optez pour l'adhésion (au dos du chèque ou sur papier libre : "J'opte pour l'adhésion").



Lozère Estivale

Prix du Genêt d'Or

Mercredi 9 août 2023 à Mende - Espace Frêche

14h30 - 16h30

Visite guidée gratuite et
commentée du musée du
Gévaudan à Mende

17h00 - 18h00

AG de Lou Païs
Salle BARDY 2

17h00 - 21h00

Salon Littéraire gratuit
avec 15 auteurs : « Nos
plumes Gévaudanaïses
et Arvernes »

19h00 - 20h00

Remise du 41^e
Prix du Genêt
d'Or

Sous la houlette des Lozériens de Paris

17h00 – Minuit : Festivités à l'Espace Frêche

Animation - Danses - Avec la participation de la Bourrée Barrabande

20h30 / 21h30 : Apéritif Gratuit (contribution individuelle souhaitée)

21h30 / Minuit – Repas et animations : 35€ (enfants 15€)

Inscriptions obligatoires : Musée - Genêt d'Or - Repas

Informations et Inscriptions **avant le 6 août 2023** auprès de Michèle Grégoire

micheline.gregoire@laposte.net Téléphone : 06 76 76 04 44

